Émile Souvestre, Mémoires d'un sans-culotte bas-breton

Serge Bianchi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1313>

DOI : 10.4000/abpo.1313

ISBN : 978-2-7535-1493-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 mars 2004

Pagination : 157-159

ISBN : 978-2-86847-976-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Serge Bianchi, « Émile Souvestre, Mémoires d'un sans-culotte bas-breton », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-1 | 2004, mis en ligne le 20 mars 2006, consulté le 23 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1313>

sence de toute perspective comparatiste. Les auteurs étudiés ici ont parfois fréquenté d'autres espaces géographiques ; ils ont tous lu d'autres voyages. Le genre littéraire du voyage vers l'Asie est-il vraiment hermétique à toute influence de celui, plus ancien et plus nourri, du voyage américain ? Est-il totalement étranger aux lectures préalables de Vespucci, d'Hakluyt, des *Historias tragico-maritimas* portugaises ou de la *Pérégrination* de F. Mendes Pinto ? Sophie Linon-Chipon s'est contentée de citer les références qui lui permettaient d'aborder ces questions dans la bibliographie. On eut aimé les voir utilisées dans l'ouvrage. Nul doute qu'elles auraient enrichi, renforcé et parfois nuancé une argumentation et un travail par ailleurs remarquables et passionnants.

Philippe JARNOUX

SOUVESTRE, Émile, *Mémoires d'un sans-culotte bas-breton*, Terres de Brumes éditions, 2003, 543 p., 21 €.

À la simple lecture du titre on peut imaginer les probables centres d'intérêt d'un ouvrage original : *Mémoires* évoquant une destinée authentique (?) ; *d'un sans-culotte* suggérant une pratique politique et sociale conforme à un modèle bien défini par des travaux classiques ; *bas-breton* renvoyant à cette partie « bleue » d'un espace réputé souvent réfractaire, a ou anti-révolutionnaire. C'est dire l'a priori favorable avec lequel on aborde le récit rédigé par Émile Souvestre, paru en épisodes dans la *Revue des Deux Mondes* dans les années 1830, à partir de « notes inédites » de son père, de « causeries de vieillards », et placé sous le patronage d'Augustin Thierry et de Jules Michelet. Certes, il ne s'agit pas d'un travail d'historien, fondé sur des archives solides, mais de la restitution de « pages déchirées » de l'histoire, par un procédé d'écriture romanesque, où « à part le procédé, tout [serait] sincère et réel », (p. 37). L'auteur d'ouvrages contemporains à succès – *Les derniers Bretons* en 1835-1836 et *Le Foyer breton* en 1844 – entend montrer les caractères singuliers de la Révolution en Bretagne, de la fin de l'Ancien Régime à la Terreur et à la chouannerie. Il les décrit à partir des expériences d'un jeune homme de bonne famille, né à Guingamp en 1768, qui épouse la cause révolutionnaire et côtoie de nombreux acteurs de l'Histoire, de la Journée des bricoles à l'épisode de Quiberon. Une mise au point rapide et personnelle du contexte national et breton (« les paroisses rurales se constituent en cellules d'autodéfense »), des notes et repères biographiques de Dominique Besançon donnent à l'ensemble un vernis historique indispensable. Au terme d'un feuilleton haletant d'une cinquantaine de séquences ou épisodes, nous ne pouvons dissimuler une gêne certaine, devant un livre brillant, tour à tour suggestif et « dangereux ».

Le meilleur de l'ensemble relève des qualités littéraires d'un genre en vogue sous la Monarchie de Juillet ; le roman historique, à la manière d'un Alexandre Dumas, d'un Eugène Sue. Le héros des *Mémoires*, Baptiste, parcourt en quelques années tous les lieux historiques bretons de la période révolutionnaire. On le retrouve à Rennes lors de la pré-Révolution, à Quimper lors de la fuite des Girondins, à Nantes face à Carrier, à Brest, à Vannes, dans les landes des messes clandestines ou dans les châteaux des conspirateurs. Il sauve un prêtre réfractaire qu'il déteste, une fille d'émigré dans la chaleur de la nuit, un Girondin. Il est arrêté, blessé par un royaliste, menacé par un représentant en mission. Des digressions assumées permettent de décliner une galerie de portraits édifiants :

le maire de Rennes, Leperdit, le marquis de La Rouërie... On peut difficilement rester insensible à la vérité psychologique de certains rapports humains ; le fils en rupture familiale ; l'agonie d'une mère prostrée ; le suicide d'une jeune fille séduite ; la révolte désespérée du bon curé. On peut être séduit par l'évocation de la vie quotidienne et des mentalités d'une Bretagne ancienne, mythifiée : l'austérité des familles bourgeoises où règnent les hiérarchies paternelles et machistes ; le poids de la religion : « mon cœur n'avait point choisi l'athéisme : il attendait Dieu »... Quelques scènes édifiantes rythment le récit : la prédication du prêtre réfractaire devant 1 200 paysans armés ; la découverte du tombeau de La Rouërie ; le supplice d'une jeune nonne sous la Terreur... On en oublierait presque les invraisemblances – le syndic assassiné qui réparait page 288 –, les ruptures historiques, le don d'ubiquité du héros, et les libertés avec l'histoire. La sensibilité de l'ensemble, la vision nostalgique d'un passé attachant, la vie et le souffle de l'écriture peuvent entraîner l'adhésion, indépendamment d'un contenu historique contrasté.

Pendant les deux tiers de l'ouvrage, jusqu'au portrait de Robespierre, les aperçus suggestifs l'emportent sur les dérapages. Le lecteur trouvera des analyses précieuses sur les carrières ecclésiastiques ; le milieu des négociants rennais ; les forces en présence à Rennes lors de l'affrontement des « jeunes gens » et des nobles entre octobre 1788 et février 1789 ; le pouvoir de la presse et de la *Sentinelle du peuple*, arrivant encore « humide d'impression » chez le libraire Vatard et emportée comme un coup de vent dans les rues de Rennes ; les conflits de la Marine à Brest entre les officiers aristocrates (le grand corps) et les officiers « bleus » ; les messes patriotes moitié chrétiennes, moitié philosophiques ; les résistances des populations rurales à la Constitution civile du clergé (trop appuyées pour le Trégor) ; la place des procureurs syndics et des juges de paix dans l'administration révolutionnaire ; le déclenchement de l'insurrection vendéenne ; la républicanisation baroque du langage et des croyances chez les révolutionnaires de Quimper. Au fil de ces pages, le pari initial de faire revivre l'histoire par l'art de la mise en scène et de la théâtralité semble validé.

Mais, par touches insensibles, le propos se modifie, et la pensée s'égare en des chemins étranges. Le livre trahit alors les intentions premières et devient dangereux à plus d'un titre. Et tout d'abord celui de l'ouvrage. Peut-on titrer un « *sans-culotte breton* », alors que Baptiste ressort plutôt d'une bourgeoisie de plus en plus modérée au fil des pages. Ni membre de la boutique ou de l'échoppe, ni garde national ou participant aux sections, ni volontaire de la République, il n'est représentatif d'aucun caractère constitutif de la sans-culotterie – vêtement, langage, mentalité, pratiques –. Il spéculé plus ou moins sur les assignats, poursuit ses affaires, ne soutient ni l'économie dirigée, ni l'effort de guerre. Il méprise tous ceux qui portent des prénoms révolutionnaires, qui agissent dans le cadre d'un sans-culottisme qui « régnait alors à Rennes dans sa brutalité immonde » [*sic*] ! Il anathémise les fanatiques qui « n'ont d'un parti que les mots », les Montagnards, et les représentants en mission. Libidineux, « vandales », cruels, Guerneur, Laignelot sont décrits à l'aune d'un Carrier. Sans-culottes et Jacobins sont accusés de corruption, de rapines, de violation systématique des intérêts des paysans, alors que les Girondins et les chefs des contre-révolutionnaires, voire des chouans sont idéalisés. Le héros traite les « terroristes » de « cannibales », de la façon dont on « viole un cadavre ». La fin de l'ouvrage sombre dans un délire annonçant Taine et dans la condamnation absolue du temps des sans-culottes, supposés initialement être les figures positives du prétendu titre de l'ouvrage. La supercherie du titre et du contenu hypothèque, voire disqualifie la démarche ?

La Révolution hideuse de l'an II ne trouve grâce que dans l'héroïsme des soldats et des marins, et indirectement dans les atrocités que l'auteur attribue aux Vendéens et aux futurs « terroristes blancs » de l'an III, ce qui autorise une conclusion mettant en parallèle les principes de 1789 et l'hécatombe qui aurait suivi la chute de la monarchie.

Certes, le livre est daté (les années 1830) d'une époque qui faisait le procès de la Terreur et, en partie, l'apologie des Girondins. Il ne saurait évidemment reprendre les acquis récents de l'historiographie qui disqualifieraient tous les derniers chapitres. Mais c'est par le talent et certaines intuitions de l'auteur qu'il devient dangereux pour un lecteur non informé. Ce dernier aura tendance à accepter en bloc un récit qui véhicule les pires préjugés et parti pris sur la période montagnarde et sans-culotte de la Convention. Qui rappellera que les représentants ne sont pas des proconsuls sanglants (Michel Biard), que l'égalitarisme sans-culotte se construit sur un idéal des droits naturels et sociaux (Albert Soboul), que la justice de l'an II n'est pas le vertige d'arbitraire décrit dans ces pages, que le « vandalisme » n'a pas abattu les châteaux et les églises, que les spéculateurs n'ont pas été décimés pendant la Terreur, que les mouvements paysans ont longtemps été « révolutionnaires » (Anatoli Ado), et qu'une partie des villes et campagnes bretonnes ont été « bleues » pendant toute la décennie (acquis du bicentenaire)? Faute de cette clairvoyance élémentaire, et au delà même de ce souffle si contagieux qui anime le livre, ces *Mémoires* risquent de contribuer à figer les mythes et légendes qui façonnent aujourd'hui l'opinion publique sur la nature de la Révolution. Débutée à Rennes dans l'agitation des jeunes gens (Moreau en vedette) et l'invention de la presse politique, la Révolution, devenue bourgeoise, serait devenue de plus en plus antipaysanne et centralisatrice, pour culminer dans la chasse aux suspects, la fureur sanginaire des représentants en mission et des « tyrans en sabots », le délire antireligieux et le fanatisme des « tricoteuses ». Ainsi s'ancrerait une lecture bas-bretonne spécifique de la marche de la Révolution, complaisante à la pire des légendes noires du processus républicain. Reste alors une dernière question : doit-on conseiller la lecture des *Mémoires*, pour leurs qualités littéraires et psychologiques ? Ou mettre en garde contre les déformations systématiques d'une partie de ce réquisitoire ? L'aperçu proposé ici ne vise qu'à donner aux éventuels lecteurs quelques clés qui nous ont paru salutaires, pour juger ensuite sur pièce, en leur âme et conscience...

Serge BIANCHI

PERTUE, Michel (dir.), *Suffrage, citoyenneté et révolutions (1789-1848)*, Société des études robespierristes, 2002, 181 p., 25 €.

Dans la collection *Études révolutionnaires*, paraît le numéro 3, actes d'une journée d'études de mars 2001 où s'est noué un « dialogue d'historiens, politologues et juristes », autour des questions du suffrage et de la « mise en place d'une démocratie représentative » (Michel Pertué) entre la Révolution française et la Seconde République. C'est dire l'originalité d'une démarche réunissant des spécialistes des questions électorales, autour des expériences successives d'approfondissement du droit de vote, comparant des régimes aussi différents – et jusque-là traités de façon autonome – que sont la Révolution montagnarde, thermidorienne, le Consulat et l'Empire, la restauration et la monarchie censitaire.